

Que le P. Roh fut donc bien et profondément Valaisan, en effet, non seulement par son ascendance fière et rustique et par sa naissance, mais par toutes ses qualités et ses défauts mêmes ! Ce livre transporté par la sympathie nous donne la clé des uns et des autres. Qu'il nous plait voir l'enfant sucer le vin du terroir, selon l'usage vigneron, dès le jour du baptême, grandir parmi les galopins batailleurs du village, garder les vaches, son premier livre à la main, travailler aux vignes avant d'aller, élève turbulent et plein de feu, user sa culotte sur les bancs des collèges de Sion et de Brigue, chez ces maîtres qui le formeront sans le dompter, et parmi lesquels, de même que les Jacques Roh, les Broccard, les Anderlédy, les Allet, il prendra place un jour ! Qu'il nous plait le voir choisir sa voie et entrer dans l'Ordre honni avec cette générosité native, cet esprit de justice rebellé par des attaques dont il a mesuré l'iniquité, conduire toute sa vie avec cette passion, cette chaleur impulsive, ce tempérament inflexible, cette constance et cette fidélité aussi, qui sont bien de chez nous et qu'il met en tout, dans ses dures études et dans son enseignement, dans le bon combat spirituel — et même dans le combat temporel ! Ses dons brûlants vaudront au prédicateur illustre secouant l'Allemagne, de vives attaques et quelques ennuis ; à l'aumônier des troupes du Sonderbund, les épreuves et l'ostracisme. Le Valais lui-même, déchiré alors par ces luttes intestines dont M. Bertrand s'est fait le compétent historien, le rejettera avec ses frères démunis, par la neige et la tempête, au delà de la Furka qu'il s'était épuisé à traverser. Mais jamais, à travers toutes les vicissitudes ne défailiront son courage, sa charité et sa bonté dont témoignent son visage et son sourire, et cette « bonne humeur dorée » qui peut mûrir jusqu'au sarcasme et fleurit d'habitude en bons mots qui ont fait à notre Contheysan sa légende (car on ne prête qu'aux riches).

Lui qui, moins que tout autre hélas, fit mentir le proverbe et fut prophète en son pays, alors qu'il n'aurait pas voulu mourir sans prêcher encore au moins une mission parmi les siens, écoutons son message. Si nous n'avons pas entendu cette éloquence « magique » emportant tout dans sa puissance et qu'on a tour à tour comparée au passage de l'avalanche et du torrent, à l'éruption du volcan, au tonnerre et à l'éclair, recueillons au moins, avec son souvenir, le testament spirituel qu'il nous laissa : « Qu'on ne s'y trompe pas ! Nous, peuples chrétiens, n'avons d'autre civilisation que celle que le christianisme nous apporta. Si nous la rejetons, nous n'en avons plus d'autre... Par quoi veut-on la remplacer ? Par des soldats, des policiers, des geôliers, des bourreaux ? L'humanité est en passe de déchristianiser les hommes, puis de les tuer. En vérité, la voie sur laquelle nous sommes engagés ne peut aboutir qu'à une guerre de tous contre tous. Le principe des nationalités substitué à l'amour chrétien de la patrie et d'autrui, ne peut produire que des guerres d'extermination. » Paroles prophétiques et qu'on ne saurait assez méditer, de celui que le P. de Chastonay compare justement à notre guide montagnard, au « guide vers les hauteurs ».

Louis Buzzini : „ Raphy Dallèves “

Une justice, qui a dû attendre moins longtemps son heure, vient d'être rendue, de manière particulièrement brillante, à un autre Valaisan qui nous est cher — et qu'il n'y avait à vrai dire pas à sauver de l'oubli. Raphy Dallèves, le peintre valaisan par excellence, dont il nous semble encore entendre sonner la voix chaude et joyeuse, apercevoir la silhouette toujours si jeune dans sa souple élégance, qui donc ne se souvient de lui ? Ces jours derniers s'ouvrait à Sion l'exposition des œuvres qu'il a voulu généreusement laisser à sa ville natale et au canton dont il fixa l'image. Les prières des humbles qu'il a peints et qui sont venus s'incliner

¹ Editions de la Concorde, Lausanne. 1941.

à son chevet et lui dire un dernier adieu, ne sont sans doute pas éteintes. La reconnaissance et l'amitié qu'il a suscitées dans les cœurs, obscurs ou éminents, palpitent et veillent toujours.

C'est un magnifique témoignage de cette amitié, la plus clairvoyante et la plus élevée, que nous apporte M. Buzzini. Avec la lucidité du critique, la sensibilité de l'artiste et la profonde compréhension de l'ami ; avec cette admiration que donne l'intelligence des choses supérieures, pour reprendre l'expression de Flaubert qu'il applique à son modèle, M. Buzzini a magistralement mis en place et défini cette œuvre, qui est avant tout une œuvre de foi et d'amour. Car Raphy Dallèves, âme haute et fervente, « figure médiévale et franciscaine en sa modernité », a été de ces artistes travaillant en silence dans la méditation et la prière, qui pratiquent leur art comme un sacerdoce, voient dans l'accomplissement de leur tâche quotidienne un instrument de perfection, et dont la vie a une beauté symbolique. Il a vraiment travaillé et voulu travailler à la gloire de Dieu, comme le lui disait son biographe et son ami, — et à la gloire de sa Création, comme il l'ajoutait lui-même.

Cette Création, il l'admirait et l'aimait d'abord dans la forme humble et superbe de ce qui l'entourait, dans la rude vallée, dans l'étroite patrie terrestre où les desseins du Créateur l'avaient placé. Et voilà pourquoi son œuvre est aussi un hymne de reconnaissance et de patriotisme, la glorification de ce sol et de ces gens pauvres, si beaux et si grands dans leur simplicité. Son œuvre est, on peut le dire, uniquement valaisanne, bien que par ses accents elle atteigne à l'universel.

L'attachement de l'artiste à son sol, son identification avec sa race, donnent précisément à cette œuvre son caractère : Raphy Dallèves y puise non seulement son inspiration et y cherche ses modèles, mais il en reçoit lui-même ses vertus et la nature de ses dons. Cette patience, cette probité dans l'effort, qui vont jusqu'à la minutie, cette conscience aussi, qui va jusqu'au scrupule, qu'elles sont profondément valaisannes ! Il s'applique à sa toile comme à leur quenouille, comme à leur sillon ces femmes et ces hommes qu'il observe fraternellement, dont les yeux se sont usés à la peine, les mains nouées et gonflées au labeur, — ces yeux dont il a si bien rendu la lumière, ces mains dont on a pu dire qu'il était le maître. C'est par cette application constante et cette *honnêteté* qu'il parvient, tout comme ses modèles, à la grandeur, et qu'il donne à son témoignage cette vérité, cette valeur de document uniques. Anne-Marie, Madeleine et Nicolas Mayoraz, l'admirable Madame Forclaz, Philomène Sierro, et tant d'autres portraits de La Sage, d'Évolène ou d'Héremence, sont à ce titre impérissables. William Ritter tenait certains d'entre eux en très haute estime.

Raphy Dallèves fut vraiment au nombre des artistes dont le génie est une longue patience. Son style est discipline, épuration de plus en plus sévères. Sa recherche du trait essentiel et définitif a fait évoquer à propos de son œuvre l'art des Japonais et celui des maîtres anciens, la manière d'un Hokousai, celle des Clouet ou des Holbein. Ses portraits méritent eux aussi, comme le dit M. Buzzini, d'être réputés « sublimes d'exactitude ». Ces rides, ces veines, il les observe, les saisit et les rend d'un œil et d'une main infaillibles. Ces costumes, « il semble moins les colorier que les tisser ». L'écueil et la revanche de cet art, que Raphy Dallèves n'a pas toujours pu éviter, ce sont parfois une certaine froideur, une sécheresse de gravure, l'importance excessive et la profusion du détail, la confusion des valeurs et des plans, le manque d'air et de perspective qui en résultent ; ce sont aussi parfois les prestiges de la palette, la « peinture » cédant à cette sorte de culte linéaire, à cette technique d'eau-forte, l'acidité du coloris répondant au jeu incisif du crayon. Mais dans les réussites si nombreuses — et c'est le mérite d'un tel ouvrage d'ensemble de le montrer — quelle élégance, quel dépouillement, quelle spiritualité, et qui donnent à ces montagnards, à ces objets frustes et familiers, un air de noblesse suprême et une austère beauté qui sont la gloire de l'artiste, et notre fierté.

C'est ainsi que M. Buzzini a fait acte de justice et peut-être, dans une certaine mesure, de réparation envers un artiste qui, à cause de sa modestie même et pour n'avoir été jugé le plus souvent que sur quelques œuvres éparses, fut parfois, non certes méconnu, mais frustré de son juste rang. La connaissance complète de l'œuvre donne seule la connaissance complète de l'artiste et de sa haute valeur. Ce livre si parfaitement présenté, aux reproductions pour la plupart si belles, — digne pendant du volume sur Ernest Biéler, préfacé par J.-B. Manson, le directeur de la Tate Gallery de Londres, — y réussit pleinement. Il sera précieux aux Valaisans. Il portera au loin non seulement le visage aimé de leur petite patrie, mais aussi la mémoire de celui qui, si fidèlement et avec un tel désintéressement voulut la servir¹ et qui, selon l'éclatant témoignage de M. Buzzini, a « restitué à l'âpre et mystique race valaisanne ce qu'il lui emprunta, sa noblesse native, le poème de la terre et de l'esprit ».

Jean GRAVEN

Une étude d'anthropologie qui concerne le Valais²

Depuis l'époque où le comte de Gobineau formulait ses théories de déterminisme racial, les déviations romantiques de l'anthropologie naissante ont fait place à une discipline scientifique qui a peu à peu amélioré ses méthodes et reconnu ses limites. Et voici que M. Marc-R. Sauter, docteur ès sciences, vient de publier un savant ouvrage sur l'anthropologie burgonde. Le caractère éminemment scientifique de ce livre restreint évidemment sa diffusion ; aussi des considérations qu'il contient, voudrions-nous modestement citer celles qui concernent particulièrement le Valais et qui ne sauraient laisser indifférente la Société d'Histoire du Valais romand.

M. Sauter fait justement remarquer que « l'histoire doit se considérer comme incomplète tant qu'elle n'a pas fait appel à toutes les disciplines scientifiques ». Les sources littéraires et iconographiques ne sauraient, seules, nous restituer le visage d'un peuple : il faut y ajouter l'examen des documents squelettiques. Hélas ! que de pertes de valeur nous devons déplorer ! Fouilles de hasard, ou trop tardivement explorées, ou insuffisamment relevées... Cette constatation ne devrait pas seulement nous faire regretter d'avoir jeté au vent tant de renseignements qui eussent été précieux : elle doit nous engager à veiller à ne pas détruire à l'avenir ces premiers témoignages de notre histoire.

L'aire d'exploration de M. Sauter s'étend, principalement, de Bourg en Bresse à Sion en Valais. En ce qui concerne plus particulièrement notre canton, le Laboratoire anthropologique de Genève contient des ossements de Sion, et le Musée historique de Lausanne en possède de Conthey et Vouvry. De plus, « le Valais ancien, écrit M. Sauter, nous était largement ouvert grâce à la vaste étude de M. le professeur E. Pittard sur les crânes de la vallée du Rhône ; de cette grande série nous avons d'abord considéré ce qui concernait la région occidentale, représentée par une série de crânes de Saxon, proches de nos documents burgondes de Sion et Conthey ». Sion, Savièse, Sierre, Rarogne, Grengiols avaient déjà livré des crânes de l'époque du fer — les trois crânes de Grengiols probablement de La Tène ; plus tardifs sont les restes de Vex et Saxon. Les études ethnographiques répondent à une curiosité actuelle, et tandis que l'Institut d'an-

¹ Le critique d'art, Mme L. Florentin, vient de consacrer à ce livre et à Raphy Dallèves un article pénétrant et sympathique, dans *La Suisse* du 27 avril 1941. M. Charles Saint-Maurice leur a également rendu un juste hommage dans le *Nouvelliste valaisan*.

² Marc-R. Sauter : *Le Problème des Burgondes, Recherches d'anthropologie historique* (Genève, Kundig, 1941).